

à l'un d'eux qu'il connaissait homme de bon conseil : — Très cher fils, ma conscience murmure souvent au sujet des soins à donner à mon corps. Elle craint qu'elle n'accorde trop à mes infirmités, et que je ne m'étudie à les soulager par des soins trop recherchés. Qu'en pensez-vous ? — Le fils lui répondit aussitôt, sentant que les paroles lui venaient de Dieu : O Père, dites-moi, s'il vous plaît, votre corps, tant qu'il l'a pu, n'a-t-il pas obtempéré en toute hâte à vos ordres ? — Et François : Je lui rends ce témoignage qu'il m'a obéi en tout, sans jamais s'épargner, prévenant même mes commandements. Pourvu qu'il pût faire ce qu'on lui ordonnait, il n'a évité aucune incommodité, il n'a fui aucun labeur. Lui et moi nous avons été pleinement d'accord en ceci que nous servirions Notre Seigneur sans aucune répugnance. — Le frère reprit : Père, où est donc votre libéralité, votre charité, votre souveraine discrétion ? Un fidèle ami paierait-il dignement de retour son ami si, après avoir reçu volontiers de lui un bienfait, il ne daignait pas l'assister de son mieux, alors que cet ami serait dans le besoin ? Qu'auriez-vous pu faire jusqu'à présent pour le service du Christ, votre Maître, sans le secours de votre corps ? Lui-même, de votre aveu, ne s'est-il pas livré à tout péril ? — Cela est très vrai, je l'avoue, reprit le Saint. — Et le fils : Est-il donc raisonnable que, dans une si grande nécessité, vous délaissiez un ami si fidèle qui, pour vous, s'est exposé tout entier à la mort ? Loin de vous, Père, qui êtes le secours et l'appui des affligés, loin de vous une semblable conduite : ce serait offenser le Seigneur. — Soyez béni, mon fils, dont la sagesse a procuré un remède si efficace à mes inquiétudes.

“ Et s'adressant à son corps, François lui dit joyeusement : “ Réjouis-toi, mon frère le corps, et pardonne-moi ; désormais je ferai volontiers ce qui te plaît et me hâterai d'écouter favorablement tes plaintes.” — Mais en quoi un pauvre petit corps mourant pourrait-il se délecter ? Comment le reconforter, alors qu'il fléchit de toutes parts ? — Désormais, en effet, François était mort au monde, le Christ seul vivait en lui. La croix était ses délices en ce monde, car il portait en son cœur la croix de Jésus. Si les Stigmates resplendissaient extérieurement dans sa chair, c'est que la croix avait poussé de profondes racines en son âme. ” (2 Célano, c. 137.)

“ Plusieurs médecins vinrent donc pour soulager le Saint par leurs médicaments ; mais aucun remède ne fut efficace ; au con-